

# Lè vegnolan

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 43

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212487>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Déjeuner de la St-Jean 1795.

Notte Pour Monsieur le Chancelier ...

1/2 liv.	bisquit	b.	4.—
1/2	» Robe de chambre (?)	»	10.—
1/2	» Macaron	»	8.—
3/8	» pain soufflé	»	15.—
3/8	» pélerine	»	6.—
3/8	» tranche (?)	»	6.—
1/4	» neu d'amour (?)	»	6.—
1/2 plat	feuilletage	»	42.—
1 liv.	Laiquerlet et pain d'anis	»	10.—
1/2	» Crocande (?)	»	8.—
1/2	» pistache	»	11.—

En Baches » 139. 2

Pour aquit avec Remerciment.

(ici la signature du fournisseur.)

## LÈ VEGNOLAN

E fò troilli noutra venindze  
 Por fère daù bon vin novi;  
 Utoir daù trè que l'on s'arrindze,  
 Allein Dzaqué fò se budzi :  
 Tra la déran, tra la deri ! } bis

Por emmoda noutra palantse  
 E fò dé rein de vegnolan :  
 Lo mou sò di dézo lie pllantse  
 Allein, kota me nami Djan !  
 Tra la deri, tra la déran ! } bis

Apri venindze on porre bàre  
 Quauqué bon coup de sti bon vin :  
 No farein creya les kemàre ;  
 Pachence ! é-te dè lau zardzin ?  
 Tra la déri, tra la déreïn ! } bis

Se noutra éta lè bin pénablià,  
 Ma fè ! n'in de galé momeïn,  
 Quan utoir d'ona bohna tràblla  
 Bacchus l'é noutron souverèïn !  
 Tra la déri, tra la déreïn. } bis

## LE « CONTEUR » DES DAMES

Le hasard nous a mis sous la main un livre qui ne doit pas être très connu — chez nous, s'entend. Il s'en pourrait peut-être excuser sur sa nationalité étrangère et sur son âge, car il n'est pas d'aujourd'hui. Et l'on vieillit si vite, en ce temps-ci. Et quand on est vieux, on est, hélas ! bien vite oublié, si l'on n'a soin de se rappeler par ci par là à la mémoire des gens.

Ce livre a pour titre : *La Maison rustique des dames*, et pour auteur, M<sup>me</sup> Millet-Robinet, membre correspondante de la Société nationale d'agriculture de France (Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, rue Jacob, 26, — 1884, 12<sup>e</sup> édit.)

L'auteur, qui a ou qui eut — nous ne savons si elle est encore de ce monde — le privilège d'habiter la campagne, s'efforce, avec le zèle et le bonheur d'expressions d'une convaincue, de persuader ses lectrices — puisqu'elle s'adresse spécialement aux dames — des charmes réels de la vie à la campagne, assurément plus séduisants, plus vrais, pour qui les sait comprendre, que ceux de la vie citadine.

Ensuite, c'est, sous une forme familière et charmante, toute une série de conseils, de recettes, d'indications précieuses sur les devoirs, sur les soins incombant, à la campagne, à la maîtresse de maison qui veut gouverner avec ordre et économie son petit domaine familial et le rendre aussi agréable que possible aux siens et à ses hôtes.

C'est si commun aujourd'hui d'entendre dénigrer la campagne et la simplicité des mœurs rustiques; tant de jeunes campagnards, filles et garçons, dédaignent le bonheur qu'ils ont eu de naître en ce milieu et la facilité qu'ils auraient, de ce fait, d'y passer leurs jours, préférant à cette vie saine et naturelle la vie factice

et énervante des cités, qu'il n'est peut-être pas mauvais de rappeler ce qu'écrivait, à ce propos, dans l'introduction de son livre, M<sup>me</sup> Millet-Robinet. Voici :

## Les attraits de la vie à la campagne.

Les devoirs de la femme qui habite la campagne et veut y jouer un rôle actif, sont bien plus importants et plus étendus que ceux de la femme qui habite la ville. Celle-ci n'a que son ménage à diriger et a mille moyens de pourvoir à l'instruction de ses enfants; à la campagne, une femme ne doit pas seulement être mère, il faut aussi qu'elle soit l'institutrice de ses enfants; il ne suffit pas qu'elle soit ménagère, elle doit prendre sa part de la direction des travaux de l'exploitation agricole. Une femme sensée ne se plaindra pas de ce surcroît d'occupations, qui lui procurera de doux plaisirs; il ne peut paraître fastidieux qu'à celles qui, ne s'y étant livrées qu'accidentellement, n'ont pu y prendre l'intérêt qu'offrent toujours les choses que l'on a créées, que l'on fait avec suite et qui ont un but utile et bien déterminé.

Que la multiplicité de ces occupations n'effraye pas les femmes; elles s'effrayaient à tort: une vie bien remplie suffit à tout et coule avec une rapidité qui lui donne un charme inexprimable. On trouve de plus en plus à la campagne d'aimables et bons voisins; et si les délassements qu'on goûte près d'eux ne sont pas tout à fait semblables aux plaisirs de la ville, ils ont d'autres attraits qui leur sont propres. Les talents trouvent à s'y produire; pourquoi serait-il moins agréable de les faire briller devant des gens sympathiques et avides d'en jouir que de les étaler devant des gens souvent blasés sur ces plaisirs et peu disposés à les apprécier! Dans ce dernier cas, les talents donnent tout au plus une satisfaction de vanité, tandis que, dans le premier cas, ils font goûter le bonheur d'avoir été réellement agréable à ses amis. Dans les réunions, à la campagne, il s'établit une intimité qui leur donne un charme particulier et qui n'existe guère dans les réunions des villes. Tous les assistants se connaissent, et chacun a le même besoin d'échapper à l'isolement. L'inégalité des fortunes s'y fait moins sentir, et celle des rangs s'efface. Là, le talent surtout met les hommes en relief, et l'émulation qu'il établit entre eux, loin d'être préjudiciable à quelques-uns, est profitable à tous. Dans l'industrie, la prospérité d'une entreprise peut causer la ruine d'une entreprise rivale; on ne produit jamais trop en agriculture, et les succès que nous obtenons encourageant nos voisins.

Les délassements de l'été sont variés: la promenade, les repas pris dans un beau site, sous un bel ombrage; les courses en voiture, à cheval, même à âne; la pêche, la chasse: tous ces plaisirs, fort coûteux pour les habitants des villes, on peut se les procurer à la campagne à peu de frais. Les fêtes de village, qui sont presque toujours l'occasion d'un bal, les noces villageoises, célébrées au milieu de l'abondance de la campagne, sont de douces distractions que l'on goûte avec sa famille et ses voisins. Si ces réunions n'offrent pas l'éclat de celles des villes, elles n'en ont ni la sécheresse ni la raideur.

Les longues veillées d'hiver sont loin d'être sans charme: elles sont consacrées aux travaux d'aiguille, aux lectures. Une bonne ménagère prépare, dans cette saison, les ajustements qui serviront à la parer, ainsi que ses enfants, pendant les beaux jours et les fêtes de l'été. Les esprits cultivés trouvent à la campagne le loisir de se tenir au courant des productions de la littérature et des arts, et du mouvement des connaissances humaines, au moyen des journaux et des publications de toutes sortes qu'on peut si facilement se procurer. Enfin, on s'habitue bientôt aux rigueurs de l'hiver, et on est rarement privé de la promenade et du plaisir de visiter ses voisins. Quelques mauvais chemins ne sont pas un obstacle insurmontable à la possibilité de fêter le carnaval; alors les veillées, égayées par un bon feu et par le plaisir de se réunir, plaisir d'autant plus vif qu'il est devenu plus rare, sont animées par de modestes galas offerts avec joie et sans cette arrièrepensée, souvent si pénible, d'une dépense considérable. Une bonne ménagère saura employer toutes les ressources qu'offre la campagne, et se procurer cette abondance qu'on ne trouve que là à peu de frais et qui est une des jouissances de la vie. C'est surtout dans ces réunions d'hiver qu'on apprécie une bonne musicienne ou une femme d'un esprit aimable et orné; c'est alors, si le cercle est peu

nombreux, que s'établissent de bonnes causeries sur les occupations auxquelles l'hiver permet de se livrer, sur les travaux de l'année qui finit, sur ceux de l'année qui commence, sur les lectures qu'on vient de faire, sur les plaisirs qu'on a goûtés et ceux qu'on espère goûter encore. Chacun prend part à la conversation, car chacun y a un intérêt particulier, et le petit cercle forme une sorte de famille, préoccupée des mêmes soins et des mêmes besoins. Si la réunion est nombreuse, le savoir-faire de chacun, mis à contribution, la transforme bientôt en un bal joyeux, où chacun prend la part qui lui convient, sans crainte d'être exposé à la critique des oisifs et des sots. Enfin, les jeux d'échecs, de cartes, de dominos, de dames, peuvent offrir une distraction, sans que la crainte de pertes fâcheuses vienne troubler un plaisir sur lequel on n'est pas blasé et qu'on n'a pas besoin de stimuler par l'élévation de l'enjeu. L'étiquette étant bannie des réunions à la campagne, où l'on ne fait rien sans but, au lieu d'arriver à dix heures chez ses voisins, on y arrive à six heures; la veillée, ne se prolongeant pas dans la nuit, n'empêche personne de se livrer au travail le lendemain; les journées conservent toujours leur distribution régulière, qu'il serait fâcheux de modifier, et les heures de plaisir ne sont pas abrégées.

D'autres jouissances attendent encore les habitants des campagnes, jouissances qui ne laissent jamais de regrets et dont la source est intarissable. La bienfaisance, mille fois plus douce à exercer lorsqu'on en voit les résultats, se présente à la campagne sous bien des formes; les travaux qu'une femme peut déterminer son mari à faire exécuter par les pauvres; les conseils qu'elle leur donne pour bien diriger leur famille, dont le désordre cause souvent la misère; les secours et les consolations à leur prodiguer dans leurs maladies, la résignation à leur inspirer dans les revers; les soins à donner à une multitude de petits maux, d'indispositions légères, qu'un traitement intelligent mène vite à bonne fin, et qui, livrés à l'ignorance, deviennent graves et quelquefois mortels; les améliorations à apporter à l'éducation des enfants; la nécessité de combattre les préjugés dont on assiège les mères pendant leurs couches, et dont les suites peuvent être si préjudiciables; les aumônes distribuées à propos: voilà les sources de plaisirs durables et que la plus médiocre fortune permet de trouver à la campagne. Il faut y ajouter encore les succès de l'exploitation à laquelle on consacre son temps; les exemples d'amélioration que l'on donne et que l'on voit se propager dans la contrée en y répandant l'aisance; les progrès que l'on fait faire par son propre travail à l'intelligence et à l'instruction de ses enfants, et le développement bien dirigé de leurs forces physiques. Enfin, n'est-il pas vrai de dire que la célébrité dont on parvient à doter une exploitation agricole, qui peut devenir le modèle de toute une contrée, apporte avec elle la satisfaction qui accompagne toute entreprise utile menée à bonne fin? De tous temps les meilleurs esprits ont donné le premier rang aux travaux de l'agriculture, parce qu'ils ont l'influence la plus décisive sur le bien-être et le bonheur de l'humanité.

## Fables et fictions.

Si les fictions et les fables  
 Parmi les chrétiens sont blâmables  
 Et trahissent la vérité,  
 Est-il fiction plus criante  
 Que de prêcher la pauvreté  
 Avec vingt mille écus de rente ?

BOURSAULT.

Grand Théâtre. — « Mais donnez-nous donc des spectacles gais ! », demande-t-on de toutes parts et tous les jours à M. Bonarel. Il semble que l'on veuille à tout prix s'arracher à la pénible obsession qui depuis trois ans bientôt nous tenaille. Eh bien ! avec la *Charrette Anglaise*, une « toute dernière » nouveauté, le désir exprimé ci-dessus est copieusement satisfait. C'est du lever au baisser du rideau un seul éclat de rire. Du reste la pièce est brillamment enlevée par tous nos excellents artistes. Pas besoin d'en dire plus, n'est-ce pas ? — La *Charrette Anglaise*, qui fait chaque fois salle comble, sera encore donnée ce soir samedi, demain soir, dimanche, et mardi soir.

Julien MONNET, éditeur responsable.  
 Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.  
 Albert DUPUIS, successeur.